L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 17 RUE DE CHARTRES.

DIMANCHE MATIN 5 OCTOBRE.

COLLÈGE DE SPRING HILL-JEFFERSON.—La réouverture des classes de cet excellent collége aura lieu le 7 du courant. Nous appelons l'attention des familles sur l'avis inséré dans nos colonnes aujourd'hui, publié aujourd'hui dans l'*Abeille*. D'après cet avis, un des Pères du collége sera à bord du steamer Selma, partira lundi 6 octobre à 5 heures du soir, et un autre se trouvera au ferry du chemin de fer de la Nouvelle-Orléans et Texas, devant la rue Calliope, mardi 7 octobre, à 7 : 45 du matin, pour se charger des élèves qui désirent se rendre au collége de St. Mary-Jefferson.

M. Adolphe Simon, dont le magasin de librairie et de livres, vis-à-vis de l'hôtel St-Louis, est si bien connu de nos lecteurs, nous a fait connaître un intéressant ouvrage sur l'astronomie, qui vient d'être publié à Bruxelles. On trouverait difficilement un livre plus propre à populariser cette science, soit par l'attrait d'un style qui en rend la lecture facile et parfois même attachante, soit par le talent avec lequel l'auteur initie ses lecteurs aux grandes questions cosmologiques et philosophiques que soulève l'étude du ciel et des mondes. Il ne s'agit donc pas seulement des faits rigoureux de la science, qui sont exposés d'ailleurs avec une rare clarté, mais à chaque page, pour ainsi dire, la lecture de ce livre invite aux réflexions l'homme qui pense, et ouvre devant lui de nouveaux horizons. Le titre de l'ouvrage est " Le Ciel mis à la portée de tout le monde ; " son auteur M. Houzeau, membre de l'Académie des Sciences de Belgique, a habité quelque temps la Nouvelle Orléans.

MUSIQUE ET INSTRUMENTS DE MUSIQUE. —M. Louis Grunewald annonce aujourd'hui qu'il a opéré son déménagement de pianos et d'orgues, de la rue du Canal à la rue Baronne, Nos 18 et 20, où ils sont offerts aux mêmes conditions qu'auparavant, soit pour la vente, soit pour la location. On y verra des pianos américains de Steinway et des pianos allemands de Westermayer. Quant aux autres instruments de musique et à la musique même, la vente en continuera comme par le passé, au numéro 129 de la rue du Canal.

L'ESPÉRANCE.—Tel est le nom d'une très jolie et très-élégante mazurka, composée pour le piano par M. J. W. H. Eckert, et qui est en vente chez M. Louis Grunewald, rue du Canal, 129.

Nous annonçons aux nombreux clients du Dr. A. F. McLain le retour de cet habile dentiste à la Nelle-Orléans. M. McLain a employé l'été à faire une vaste tournée dans les Etats du Nord et il nous revient aujourd'hui après s'être familiarisé avec tous les progrès que son art a pu faire en dehors de sa pratique ordinaire. Il est lui-même un homme de grande expérience, ayant un rare talent et une réputation de dentiste de premier ordre. Les personnes qui souffrent des dents apprendront donc avec plaisir que le Dr. McLain est tout disposé à leur prêter son ministère. Son cabinet est situé rue Baronne, No. 14, au premier étage.

CORSETS, MALAKOFFS, TOURNURES.—Par un avis inséré dans nos colonnes de ce jour, nous voyons que la manufacture de corsets, de malakoffs et de tournures Bonnard, est maintenant établie au No 167 de la rue du Canal, entre Bourbon et Dauphine. Nous avons déjà eu occasion de parler bien souvent de la juste popularité dont cette manufacture jouit à la Nouvelle-Orléans et dans tout le Sud des Etats-Unis; nous nous bornerons donc, aujourd'hui, à dire que le stock de corsets, malakoffs, tournures, et autres articles de fantaisie destinés à la toilette des dames, qu'elle renferme, est très complet, très frais et très varié. Les tournures, d'après ce qu'en disent les personnes qui ont déjà visité le magasin, y sont surtout fabriquées avec un goût et un soin qui n'avaient pas encore été égalés jusqu'à présent pour cet article, de mode presque récente, et coiffé, dit-on, par le beau sexe, comme par coutume important.

☞ Jus de Fruits français. — Fraises Framboises et Groseilles, — venant d'être reçus directement de France par la maison Norman & Reiss, rue de la Vieille-Levée, 21 et 23.

WASHBURN & DRY.—Nous avons, déjà, il y a quelques jours, eu occasion de dire quelques mots sur cette nouvelle maison de commerce, qui s'occupe exclusivement de l'importation des vins et des liqueurs. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer, aujourd'hui, qu'elle vient de recevoir, par un des navires nouvellement arrivés dans notre port, 100 pièces de vin rouge, 50 pièces de vin blanc et 20 hectolitres de vieux cognac. MM. Washburn & Dry ne vendent que des marchandises de première qualité et nous les recommandons tout particulièrement à nos lecteurs et au public en général.

MEUBLES FINS ET ORDINAIRES.—On verra plus loin une annonce de M. P. Mallard, dont tout le monde connaît le brillant établissement rue Royale 53 et 55. M. Mallard a coutume, avec raison, que, dans ce temps de débâcle, il devait ajouter une base nouvelle à ses affaires, et ne plus compter exclusivement sur la plus riche clientèle. Il aura donc désormais dans son magasin et ses vastes dépendances des approvisionnements ordinaires à des prix qui ne le peut plus modérés. La fabrication de ces meubles à bon marché n'en sera pas moins supérieure et les matériaux n'en seront pas moins de première qualité. Voyez l'annonce où plusieurs prix sont indiqués.

NOTICE D'ASSESSMENT.—Nos 147, 148et 149. Voyez la colonne des notices spéciales, la mort de J. K. Mingle, Chas. Kuhn et Alex. Missich—Payable au bureau de la " Mutual Aid & Benevolent Life Insurance Association "—N. 19, rue du Camp.

NORMAN & REISS.—L'établissement de confiserie que MM. Norman & Reiss ont fondé, rue de la Vieille-Levée, 121 et 123, est certainement un des plus importants du Sud et se distingue principalement par des produits extraordinaires, fort estimés et recherchés. Ces produits consistent surtout en bonbons fins et en candis d'une grande variété et d'un goût exquis. On verra dans une annonce insérée plus loin la liste de ces brillantes supériorités qui ont fait la réputation de la maison Norman & Reiss, réputation qui grandit sans cesse. Mais cette maison ne se borne pas à fabriquer des candis et des bonbons, elle fait encore tout ce qui se rattache à la confiserie et à la pâtisserie, et ses gâteaux de parade ont autres fois les délices de tous ceux qui en mangeaient. Ses sirops de fruits ne sont pas moins recherchés et nous ne connaissons rien de plus fin et de plus agréable. La nomenclature en est riche. Voyez l'annonce.

☞ On trouvera chez un assortiment varié de candis de toute espèce ! A la grande fabrique de Norman & Reiss, rue de la Vieille-Levée Nos 121 et 123

LOUISIANE.

Nous lisons dans le *Louisianais* de Saint-Jacques :

Beau temps. Les cannes se sucrent.

Mais le diagnet nous empoigne l'un après l'autre.

Quant aux fièvres, il faut en parler tout bas ; car elles pourraient bien devenir malignes. Et nous croyons qu'il ne faut pas plaisanter sur leur compte. Octobre est un vilain mois de mois des fièvres qui mordent ! sans chagrin.

—Les travailleurs de l'habitation Forstall coupent les cannes. La sucrerie va fumer. C'est que M. R. Esterbrook, l'actif et intelligent gérant de l'habitation, est un homme qui sait la valeur du temps et ne veut pas qu'une des plus belles récoltes de la paroisse soit compromise par le moindre retard.

☞ On trouvera un grand assortimen de macaronis, vermicelles, et autres pâtes et de l'extrait de café à la grande fabrique de candis de Norman & Reiss, rue de la Vieille-Levée.

TEMPERATURE. — 4 Octobre 1873.

Thermomètre de C. DUHAMEL, opticien

	Fahrenheit.	Centigrades.
6 A. M.	93	28
12 M.	99	31
3 P. M.	98	33
6 P. M.	87	30

—*L'Union* continue à protester contre les projets de prorogation des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon :

La prorogation des pouvoirs de M. le maréchal de Mac-Mahon ne paraît pas destinée à obtenir un grand succès, bien qu'elle soit à l'ordre du jour des discussions de la presse, et qu'elle agite certaines sphères où il y a plus de préoccupations personnelles que de hautes et larges visées politiques. Nous l'avons dénoncée comme un expédient propice à des ambitions sans scrupules, qui naturellement ne manquent pas *aussi* et aussi à des convoitises qui, ayant besoin d'avoir le temps pour complice, trouvent dans le maintien du provisoire le seul moyen d'atteindre le but désiré. Et nous sommes à l'aise pour attaquer cette manœuvre de la prorogation, encore qu'un y mêle des artifices de respect pour le nom du maréchal de Mac-Mahon, et de confiance à l'égard de la majorité de l'Assemblée.

En réalité, la prorogation n'est qu'une invitation adressée à l'illustre maréchal de se prêter à des combinaisons qui le poussent dans la voie suivie par M. Thiers, et où le premier rang fait oublier le premier pôle.

C'est une sorte de constitution Rivet qu'on lui offre, et, à notre avis, une injure que n'a point méritée son caractère si noble et si désintéressé.

Quant à l'Assemblée, on a beau dire que le vœu de la prorogation serait un acte digne de son patriotisme, la vérité est qu'on la sollicite purement et simplement de déclarer à la face du pays en complète impuissance.

Dans un second article, l'*Union* examine en ces termes le discours de M. de Castellane :

Déclarer que "la monarchie sera constitutionnelle ou qu'elle ne sera pas," c'est déclarer qu'elle sera ce qu'un inauguré qu'elle doit être, sous peine de n'être pas ; c'est, en d'autres termes, prononcer un arrêt de vie ou de mort sur un Etat qui a duré mille ans, et c'est hardi pour un fondateur de constitution, même quand il serait le plus puissant des potentats.

Les constitutions de monarchie sont diverses. La monarchie constitutionnelle d'Angleterre n'est pas la monarchie constitutionnelle de Belgique ou de Suède, et sans sortir de France, la monarchie constitutionnelle de Louis XVIII n'était pas la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe ; en 1830 on se mit à défaire la Charte de 1814, d'où était sorti le droit constitutionnel du gouvernement de Charles X, qu'on venait d'abattre sous le droit supérieur de la révolte et des barricades.

Etait-ce toujours la même idée de monarchie constitutionnelle ?

On voit que les organes autorisés du comte de Chambord n'ont pas voulu laisser de plus longues illusions à M. de Castellane.

A 25 POUR CENT DE RABAIS.—Les banques ayant suspendu leurs paiements pendant 30 jours, MM. L. Byrne & Co. annoncent qu'ils font un rabais de 25 pour cent sur le prix régulier de leurs marchandises. Le stock est riche, offrant un vaste choix et une grande variété d'étoffes et d'articles de toutes sortes.—Voyez l'annonce.

Echos de Paris.

On remarque depuis quelque temps une recrudescence d'injures de la part des journaux allemands contre le gouvernement de la France. Ces injures partent de chez nous, on ce sous que ce sont les correspondants des journaux allemands admis à nos foyers, qui payent de la sorte notre hospitalité.

Ces correspondants sont répandus sur les boulevards, dans les cafés, dans les théâtres, partout enfin, discutant, discutant, semant la discorde politique. Ils ne sont point Prussiens disent-ils, mais Bavarois, de tous les pays opprimés par la Prusse, et attirent ainsi la confiance et quelquefois la sympathie.

En un mot, ils reconnaissent le métier qu'ils faisaient sous l'empire, qu'ils ont fait sous la Commune, qu'ils ont continué sous M. Thiers dont quelques-uns étaient parvenus à captiver la confiance.

C'est au public à se montrer réservé vis-à-vis de ces correspondants intimes ; il était bon que l'on connût l'origine des injures dont le gouvernement français est accablé en Allemagne.

On nous adresse la lettre suivante :

Vous savez dans quel pitoyable état les Prussiens d'abord, et les fédérés ensuite, ont laissé le château de Meudon. De grandes murailles noires, *crevassées*, trouées par les boulets, des toitures effondrées, des carcasses de pierres, et de balcons chancelants, voilà tout ce qu'il reste de la magnifique résidence du prince Napoléon.

Tout cela menace ruine, et les pluies et les vents violents vont, cet hiver, hâter la chute de tous ces immenses pans de murailles qui ne tarderont pas à s'écrouler complètement.

Eh bien, le croiriez-vous, on a laissé aux troupes... *qui s'y sont installées*, un libre accès dans ces mêmes ruines. Il y a en ce moment, au milieu de cet amas informe de pierres calcinées, *des cuisines, des salles de punition, des salles d'exercice*, et..... une *salle de danse*.

Outre cela, pour éviter de faire un grand détour, les soldats traversent à toute heure du jour et de la nuit ce château branlant, et le seigent qui m'a compagnait dans mon excursion m'a avoué que la veille il était tombé près d'un faisionnaire un immense bloc de pierre qui lui mesurait pas moins d'un mètre cube. L'éboulement est un malheur inévitable et une affaire de temps seulement.

J'ai l'honneur, etc.

RENÉ LÉVY.

Elle suivait tranquillement les bords fleuris de la Marne, portant un bébé dans ses bras.

Passez une embarcation montée par quatre rameurs.

Elle s'avance pour mieux voir le canot —ou les canotiers—puis, tout à coup, elle pousse un cri épouvantable.

Le bébé venait de tomber à l'eau. Sans hésiter, un des quatre jeunes gens lâche son aviron, pique une tête, remonte sur l'eau, plonge encore, et reparaît, enfin, avec la chère petite créature.

Malheureusement, en approchant de la berge, de longues herbes s'enroulent autour de ses jambes et paralysent tous ses mouvements.

Voyant le danger qu'il court, ses camarades lui viennent en aide, le dégagent, et il a, enfin, le suprême bonheur de pouvoir remettre à la jeune fille l'adorable bébé qu'il n'a pas lâché un instant.

—Oh ! merci ! dit la jouvencelle en pleurant de joie.—Il avait coûté vingt-cinq francs dans le plus grand magasin de poupées de Paris.

Une photographie prise à l'Opéra-Comique pendant la dernière représentation du *Pré aux-Clercs*.

Rien n'est inventé, je ne fais que reproduire l'exacte vérité.

Un monsieur et une dame d'un certain âge, sont assis l'un près de l'autre, au balcon ; ce sont de bons bourgeois, excellents époux, qui certainement n'abusent pas du théâtre.

Le mari ne dit rien et écoute de toutes ses oreilles. Quant à la femme, plus impressionnable et plus expansive, elle manifeste par de petits gestes, de petits frémissements, l'intérêt que lui inspire le lieutenant de Pimard ; la musique paraît moins la captiver que la pièce, il semble qu'elle lui paraisse interrompre l'action.

Enfin arrive le troisième acte, la fameuse scène du duel ; la dame ne peut plus se contenir : — " Ah ! murmure-t-elle assez haut, pourvu que ce ne soit pas Mergy qui soit tué ! "

Les duellistes sortent ; le combat a lieu, comme on sait, dans la coulisse. Le violoncelle gémit sa lugubre mélodie ; l'âme de la dame vibre avec l'harmonieux instrument jusqu'à l'instant où Mergy rentre en scène.

Cette fois elle n'y résiste plus et serrant énergiquement la main de son mari, sans détourner la tête de peur de perdre un mot de la pièce, lui dit : — Quel bonheur ! c'est cette canaille de Cournings qui est mort !"

Heureux couple ! et combien je souhaite aux auteurs et aux directeurs des salles composées d'un pareil public !

Ce qui confond pourtant ma raison, c'est qu'il ait fallu au *Pré-aux-Clercs* mille dix-neuf représentations pour piquer la curiosité de ces époux sincèrement gobeurs mais vraiment retardataires : s'il n'avait eu que mille dix-huit représentations il l'ignorerait jusqu'à la fin de leurs jours !

Les Mémoires d'un journaliste ont rapporté une foule d'anecdotes sur les joueurs.

Nous avons connu autrefois le baron de R..... qui ne vantait d'être le plus grand dévoriand qui ait jamais existé.

Un soir, répétait-il souvent, je jouais au *baccarat chemin de fer*, dans un petit café du quartier Latin. Depuis trois heures je n'avais pas gagné un seul coup, soit en tenant la main, soit en pontant.

La partie tirait à sa fin..... La main m'arrive..... je regarde mon jeu ; j'avais neuf..... J'abats en m'écriant : Je gagnerai peut-être, ce coup-là !

Mon adversaire abat son jeu..... il n'avait que six. Je me dispose à ramasser l'argent.

A ce moment, un monsieur placé derrière moi et qui nous regardait depuis quelques instants d'un air indifférent, m'arrête vivement le bras :

—Je saisis les enjeux ! s'écria-t-il..... C'était le commissaire de police !

Un autre joueur, qui s'escrimait à la roulette, gêné par son chapeau qu'il tenait à la main, se le fourre tout simplement dans le dos, entre sa redingote et son gilet.

Il sont, quelques instants après, une main qui caressait sournoisement et distraitement cette bosse improvisée.

Cette main était celle d'une vieille joueuse, qui se mit à jouer aussitôt un jeu d'enfer. Elle perd un coup, deux, trois, dix ; et, à chaque coup, elle renouvelait ses caresses à la bosse en question.

Au bout d'un quart-d'heure, le joueur, qui avait gagné, quitte la table et retire du vestiaire son chapeau qu'il trouve tout *déposé*.

A cette vue, la vieille joueuse, d'une voix indignée :

—Ah ! monsieur, c'est indigne ! on se trompe pas les gens d'une pareille façon !

Siraudiana.

Dans son dernier voyage, l'heureux auteur de la *Fille Angot* visitait un vieux château, bâti sur un roc à pic.

Tout à coup, il recule avec un instinctif mouvement d'effroi ; il venait de voir une chauve-souris s'envoler et se réfugier dans une anfractuosité de la roche.

—Comment, vous avez peur des chauves-souris ? lui dit son compagnon de voyage.

—Peur, non ! mais on dit que ça *se loge dans les cheveux* !

Une classe bien intéressante, et bien persécutée pourtant, c'est celle des industriels des deux sexes qui tiennent les établissements d'utilité publique que vous savez.

M. Léon Renault, apprenant que plusieurs d'entre eux n'étaient pas en règle avec le fisc, pour le paiement de leurs patentes, vient de déléguer ses inspecteurs pour faire une tournée chez eux.

Vous voyez d'ici la scène :

L'inspecteur.—Monsieur, avez-vous des patentes ?

L'industriel.—Parfaitement, monsieur, carrés indispensables, brevetés.

L'inspecteur (sévèrement).—Ce n'est pas cela !

L'industriel.—Je vous assure pourtant que c'est ce qu'il y a de meilleur.....

L'hôtel de M. Thiers a été, comme l'on sait, pillé, dévasté, démoli, mais ainsi que cela arrive, ordinairement, parmi les objets et les papiers dispersés, il s'en est trouvé qui sont tombés entre diverses mains et précieusement conservés.

Au nombre de ces derniers nous avons vu, il y a quelques jours, un document assez bizarre.

On sait qu'au temps où M. de Rambuteau entreprit l'érection des petits monuments auxquels est restée attachée la gloire de son nom, il est pour cependant déclaré M. Thiers, alors ministre de Louis-Philippe.

Le papier en question est une lettre officielle du secrétaire de M. de Rambuteau, lequel secrétaire était un homme de lettres et un ami intime de M. Thiers. Cette lettre, après avoir mis en évidence et sur un ton sérieux toutes les bonnes raisons qui militaient en faveur de la construction des colonnes de M. le préfet, terminait ainsi :

" Voyez, pesez, jugez et soyez-nous propice, ô Thiers ! "

Un journal belge publie l'annonce suivante :

" Un jeune homme, assez bien de sa personne, demande à épouser une femme jeune, riche, belle et de très bonne famille.

" Il consentirait, au besoin, à vivre avec sa belle-mère."

LE MASQUE DE FER.

Jugement de Clusseret sur quelques hommes de la Commune.

Dombrowski n'était pas moins traître que Rossel :

Lui aussi était dans la conspiration ourdie contre moi ; mais ne se sentant plus relevé par mon autorité, sachant que l'ordre de mon arrestation était signé, il prit sur lui de traiter secrètement avec les généraux versaillais. Si on n'était pas de la trahison, cela y ressemblait de très près. Sans mon arrestation, il aurait passé devant une cour martiale...

Quant à Mégy, il le taxe vertement de lâcheté, sinon de trahison, pour avoir abandonné le fort d'Issy et fait enclouer les canons, tandis que cent hommes suffisaient à Clusseret pour le reconquérir. Un détail curieux à ce sujet :

En arrivant au fort, dit Clusseret, je n'y trouvai qu'un gamin d'environ seize ou dix-sept ans, nommé Dufour, tranquillement assis sur un baril de poudre placé dans une brouette, près de la porte d'entrée. Il tenait une allumette à la main, prêt, quand l'ennemi apparaîtrait, à mettre le feu à la poudre, croyant naïvement que de cette manière et en se sacrifiant lui-même, il ferait sauter le fort. Ce dévouement, si simple et si grand, me toucha profondément, et avec des larmes dans les yeux, je ne pus m'empêcher d'embrasser cet enfant.....

Et pendant ce temps-là, que faisait le gouverneur du fort, le fameux Mégy ! Il avait disparu ! On ne pouvait le trouver. Personne ne savait où il s'était caché.

Bien plus. Clusseret insinue qu'il était d'accord avec la commission exécutive, qui cherchait une occasion de le perdre, et qui n'hésitait pas à commettre, dans cet but, un acte de trahison. Le fait est que deux dépêches adressées au ministre sur la situation précaire du fort, furent interceptées. Voilà donc toute la commission exécutive accusée par Clusseret de trahir la cause communale !

Du reste, il paraît que le mot trahison est à l'ordre du jour chez les révolutionnaires. Nous le savions déjà ; mais il n'est pas mauvais de leur entendre dire à eux-mêmes :

" J'ai passé toute ma vie dans les révolutions.....

— Parbleu ! nous le savons bien !

— ..... Ah ! comme je plains le troupeau vulgaire des ambitieux demandant le commandement suprême en temps de révolution !..... D'abord, *le traîneau roule sur toutes les formes* et à chaque instant.....Et puis, ce qui est réellement terrible, c'est la responsabilité absolue et injuste qui pèse sur le *leader* révolutionnaire..... Nonseulement il a à faire face à l'ennemi ; il doit être tout par lui-même, ne compter que sur lui-même et faire tout par lui-même !..... Ce qui est pis, c'est que, quand par des efforts surhumains il croit avoir assuré le succès, ce n'est pas l'ennemi qui le fait échouer, ce sont ceux-là mêmes qu'il est en train de défendre....."

Eh bien, mais de quoi vous plaignez-vous ? C'est toujours le refrain de la chanson de Joseph Kelm : *Fallait pas qu'y aille !* Je ne sais plus quel homme d'esprit disait un jour : " Il est si facile de ne pas faire une tragédie ! on en crucifie un acteur ! " Je dirai, moi : " Il est si facile de ne pas faire de révolutions ! "

Clusseret trace du Parisien insurrectionnel une esquisse qui n'est pas moins bonne à méditer :

Le Parisien se croit révolutionnaire, tandis qu'il n'est qu'un frondeur. Il a des aspirations, mais très peu de jugement... Il l'a bien qu'il en a, dirai-je en interrompant M. Clusseret, vous trouverez mon compte de lui lire parfois. Il est généreux et dévoué, mais par boutades et par caprices. *Il est comme une femme* ; en thermidor de Gambetta un jour, de Robespierre le jour suivant, il *lâche* ses faveurs pour plonger encore, et reparaît, enfin, avec la chère petite créature.

Malheureusement, en approchant de la berge, de longues herbes s'enroulent autour de ses jambes et paralysent tous ses mouvements.

Voyant le danger qu'il court, ses camarades lui viennent en aide, le dégagent, et il a, enfin, le suprême bonheur de pouvoir remettre à la jeune fille l'adorable bébé qu'il n'a pas lâché un instant.

—Oh ! merci ! dit la jouvencelle en pleurant de joie.—Il avait coûté vingt-cinq francs dans le plus grand magasin de poupées de Paris.

Une photographie prise à l'Opéra-Comique pendant la dernière représentation du *Pré aux-Clercs*.

Rien n'est inventé, je ne fais que reproduire l'exacte vérité.

Un monsieur et une dame d'un certain âge, sont assis l'un près de l'autre, au balcon ; ce sont de bons bourgeois, excellents époux, qui certainement n'abusent pas du théâtre.

Le mari ne dit rien et écoute de toutes ses oreilles. Quant à la femme, plus impressionnable et plus expansive, elle manifeste par de petits gestes, de petits frémissements, l'intérêt que lui inspire le lieutenant de Pimard ; la musique paraît moins la captiver que la pièce, il semble qu'elle lui paraisse interrompre l'action.

Enfin arrive le troisième acte, la fameuse scène du duel ; la dame ne peut plus se contenir : — " Ah ! murmure-t-elle assez haut, pourvu que ce ne soit pas Mergy qui soit tué ! "

Les duellistes sortent ; le combat a lieu, comme on sait, dans la coulisse. Le violoncelle gémit sa lugubre mélodie ; l'âme de la dame vibre avec l'harmonieux instrument jusqu'à l'instant où Mergy rentre en scène.

Cette fois elle n'y résiste plus et serrant énergiquement la main de son mari, sans détourner la tête de peur de perdre un mot de la pièce, lui dit : — Quel bonheur ! c'est cette canaille de Cournings qui est mort !"

Heureux couple ! et combien je souhaite aux auteurs et aux directeurs des salles composées d'un pareil public !

Ce qui confond pourtant ma raison, c'est qu'il ait fallu au *Pré-aux-Clercs* mille dix-neuf représentations pour piquer la curiosité de ces époux sincèrement gobeurs mais vraiment retardataires : s'il n'avait eu que mille dix-huit représentations il l'ignorerait jusqu'à la fin de leurs jours !

Les Mémoires d'un journaliste ont rapporté une foule d'anecdotes sur les joueurs.

Nous avons connu autrefois le baron de R..... qui ne vantait d'être le plus grand dévoriand qui ait jamais existé.

Un soir, répétait-il souvent, je jouais au *baccarat chemin de fer*, dans un petit café du quartier Latin. Depuis trois heures je n'avais pas gagné un seul coup, soit en tenant la main, soit en pontant.

La partie tirait à sa fin..... La main m'arrive..... je regarde mon jeu ; j'avais neuf..... J'abats en m'écriant : Je gagnerai peut-être, ce coup-là !

Mon adversaire abat son jeu..... il n'avait que six. Je me dispose à ramasser l'argent.

A ce moment, un monsieur placé derrière moi et qui nous regardait depuis quelques instants d'un air indifférent, m'arrête vivement le bras :

—Je saisis les enjeux ! s'écria-t-il..... C'était le commissaire de police !

Un autre joueur, qui s'escrimait à la roulette, gêné par son chapeau qu'il tenait à la main, se le fourre tout simplement dans le dos, entre sa redingote et son gilet.

Il sont, quelques instants après, une main qui caressait sournoisement et distraitement cette bosse improvisée.

Cette main était celle d'une vieille joueuse, qui se mit à jouer aussitôt un jeu d'enfer. Elle perd un coup, deux, trois, dix ; et, à chaque coup, elle renouvelait ses caresses à la bosse en question.

Au bout d'un quart-d'heure, le joueur, qui avait gagné, quitte la table et retire du vestiaire son chapeau qu'il trouve tout *déposé*.

A cette vue, la vieille joueuse, d'une voix indignée :

—Ah ! monsieur, c'est indigne ! on se trompe pas les gens d'une pareille façon !

Siraudiana.

Dans son dernier voyage, l'heureux auteur de la *Fille Angot* visitait un vieux château, bâti sur un roc à pic.

Tout à coup, il recule avec un instinctif mouvement d'effroi ; il venait de voir une chauve-souris s'envoler et se réfugier dans une anfractuosité de la roche.

—Comment, vous avez peur des chauves-souris ? lui dit son compagnon de voyage.

—Peur, non ! mais on dit que ça *se loge dans les cheveux* !

Une classe bien intéressante, et bien persécutée pourtant, c'est celle des industriels des deux sexes qui tiennent les établissements d'utilité publique que vous savez.

M. Léon Renault, apprenant que plusieurs d'entre eux n'étaient pas en règle avec le fisc, pour le paiement de leurs patentes, vient de déléguer ses inspecteurs pour faire une tournée chez eux.

Vous voyez d'ici la scène :

L'inspecteur.—Monsieur, avez-vous des patentes ?

L'industriel.—Parfaitement, monsieur, carrés indispensables, brevetés.

L'inspecteur (sévèrement).—Ce n'est pas cela !

L'industriel.—Je vous assure pourtant que c'est ce qu'il y a de meilleur.....

L'hôtel de M. Thiers a été, comme l'on sait, pillé, dévasté, démoli, mais ainsi que cela arrive, ordinairement, parmi les objets et les papiers dispersés, il s'en est trouvé qui sont tombés entre diverses mains et précieusement conservés.

Au nombre de ces derniers nous avons vu, il y a quelques jours, un document assez bizarre.

On sait qu'au temps où M. de Rambuteau entreprit l'érection des petits monuments auxquels est restée attachée la gloire de son nom, il est pour cependant déclaré M. Thiers, alors ministre de Louis-Philippe.

Le papier en question est une lettre officielle du secrétaire de M. de Rambuteau, lequel secrétaire était un homme de lettres et un ami intime de M. Thiers. Cette lettre, après avoir mis en évidence et sur un ton sérieux toutes les bonnes raisons qui militaient en faveur de la construction des colonnes de M. le préfet, terminait ainsi :

" Voyez, pesez, jugez et soyez-nous propice, ô Thiers ! "

Un journal belge publie l'annonce suivante :

" Un jeune homme, assez bien de sa personne, demande à épouser une femme jeune, riche, belle et de très bonne famille.

" Il consentirait, au besoin, à vivre avec sa belle-mère."

LE MASQUE DE FER.

Jugement de Clusseret sur quelques hommes de la Commune.

Dombrowski n'était pas moins traître que Rossel :

Lui aussi était dans la conspiration ourdie contre moi ; mais ne se sentant plus relevé par mon autorité, sachant que l'ordre de mon arrestation était signé, il prit sur lui de traiter secrètement avec les généraux versaillais. Si on n'était pas de la trahison, cela y ressemblait de très près. Sans mon arrestation, il aurait passé devant une cour martiale...

Quant à Mégy, il le taxe vertement de lâcheté, sinon de trahison, pour avoir abandonné le fort d'Issy et fait enclouer les canons, tandis que cent hommes suffisaient à Clusseret pour le reconquérir. Un détail curieux à ce sujet :

En arrivant au fort, dit Clusseret, je n'y trouvai qu'un gamin d'environ seize ou dix-sept ans, nommé Dufour, tranquillement assis sur un baril de poudre placé dans une brouette, près de la porte d'entrée. Il tenait une allumette à la main, prêt, quand l'ennemi apparaîtrait, à mettre le feu à la poudre, croyant naïvement que de cette manière et en se sacrifiant lui-même, il ferait sauter le fort. Ce dévouement, si simple et si grand, me toucha profondément, et avec des larmes dans les yeux, je ne pus m'empêcher d'embrasser cet enfant.....

Et pendant ce temps-là, que faisait le gouverneur du fort, le fameux Mégy ! Il avait disparu ! On ne pouvait le trouver. Personne ne savait où il s'était caché.

Bien plus. Clusseret insinue qu'il était d'accord avec la commission exécutive, qui cherchait une occasion de le perdre, et qui n'hésitait pas à commettre, dans cet but, un acte de trahison. Le fait est que deux dépêches adressées au ministre sur la situation précaire du fort, furent interceptées. Voilà donc toute la commission exécutive accusée par Clusseret de trahir la cause communale !

Du reste, il paraît que le mot trahison est à l'ordre du jour chez les révolutionnaires. Nous le savions déjà ; mais il n'est pas mauvais de leur entendre dire à eux-mêmes :

" J'ai passé toute ma vie dans les révolutions.....

— Parbleu ! nous le savons bien !

— ..... Ah ! comme je plains le troupeau vulgaire des ambitieux demandant le commandement suprême en temps de révolution !..... D'abord, *le traîneau roule sur toutes les formes* et à chaque instant.....Et puis, ce qui est réellement terrible, c'est la responsabilité absolue et injuste qui pèse sur le *leader* révolutionnaire..... Nonseulement il a à faire face à l'ennemi ; il doit être tout par lui-même, ne compter que sur lui-même et faire tout par lui-même !..... Ce qui est pis, c'est que, quand par des efforts surhumains il croit avoir assuré le succès, ce n'est pas l'ennemi qui le fait échouer, ce sont ceux-là mêmes qu'il est en train de défendre....."

Eh bien, mais de quoi vous plaignez-vous ? C'est toujours le refrain de la chanson de Joseph Kelm : *Fallait pas qu'y aille !* Je ne sais plus quel homme d'esprit disait un jour : " Il est si facile de ne pas faire une tragédie ! on en crucifie un acteur ! " Je dirai, moi : " Il est si facile de ne pas faire de révolutions ! "

Clusseret trace du Parisien insurrectionnel une esquisse qui n'est pas moins bonne à méditer :

Le Parisien se croit révolutionnaire, tandis qu'il n'est qu'un frondeur. Il a des aspirations, mais très peu de jugement... Il l'a bien qu'il en a, dirai-je en interrompant M. Clusseret, vous trouverez mon compte de lui lire parfois. Il est généreux et dévoué, mais par boutades et par caprices. *Il est comme une femme* ; en thermidor de Gambetta un jour, de Robespierre le jour suivant, il *lâche* ses faveurs pour plonger encore, et reparaît, enfin, avec la chère petite créature.

Malheureusement, en approchant de la berge, de longues herbes s'enroulent autour de ses jambes et paralysent tous ses mouvements.

Voyant le danger qu'il court, ses camarades lui viennent en aide, le dégagent, et il a, enfin, le suprême bonheur de pouvoir remettre à la jeune fille l'adorable bébé qu'il n'a pas lâché un instant.

—Oh ! merci ! dit la jouvencelle en pleurant de joie.—Il avait coûté vingt-cinq francs dans le plus grand magasin de poupées de Paris.

Une photographie prise à l'Opéra-Comique pendant la dernière représentation du *Pré aux-Clercs*.

Rien n'est inventé, je ne fais que reproduire l'exacte vérité.

Un monsieur et une dame d'un certain âge, sont assis l'un près de l'autre, au balcon ; ce sont de bons bourgeois, excellents époux, qui certainement n'abusent pas du théâtre.

Le mari ne dit rien et écoute de toutes ses oreilles. Quant à la femme, plus impressionnable et plus expansive, elle manifeste par de petits gestes, de petits frémissements, l'intérêt que lui inspire le lieutenant de Pimard ; la musique paraît moins la captiver que la pièce, il semble qu'elle lui paraisse interrompre l'action.

Enfin arrive le troisième acte, la fameuse scène du duel ; la dame ne peut plus se contenir : — " Ah ! murmure-t-elle assez haut, pourvu que ce ne soit pas Mergy qui soit tué ! "

Les duellistes sortent ; le combat a lieu, comme on sait, dans la coulisse. Le violoncelle gémit sa lugubre mélodie ; l'âme de la dame vibre avec l'harmonieux instrument jusqu'à l'instant où Mergy rentre en scène.

Cette fois elle n'y résiste plus et serrant énergiquement la main de son mari, sans détourner la tête de peur de perdre un mot de la pièce, lui dit : — Quel bonheur ! c'est cette canaille de Cournings qui est mort !"

Heureux couple ! et combien je souhaite aux auteurs et aux directeurs des salles composées d'un pareil public !

Ce qui confond pourtant ma raison, c'est qu'il ait fallu au *Pré-aux-Clercs* mille dix-neuf représentations pour piquer la curiosité de ces époux sincèrement gobeurs mais vraiment retardataires : s'il n'avait eu que mille dix-huit représentations il l'ignorerait jusqu'à la fin de leurs jours !

Les Mémoires d'un journaliste ont rapporté une foule d'anecdotes sur les joueurs.

Nous avons connu autrefois le baron de R..... qui ne vantait d'être le plus grand dévoriand qui ait jamais existé.

Un soir, répétait-il souvent, je jouais au *baccarat chemin de fer*, dans un petit café du quartier Latin. Depuis trois heures je n'avais pas gagné un seul coup, soit en tenant la main, soit en pontant.

La partie tirait à sa fin..... La main m'arrive..... je regarde mon jeu ; j'avais neuf..... J'abats en m'écriant : Je gagnerai peut-être, ce coup-là !

Mon adversaire abat son jeu..... il n'avait que six. Je me dispose à ramasser l'argent.

A ce moment, un monsieur placé derrière moi et qui nous regardait depuis quelques instants d'un air indifférent, m'arrête vivement le bras :

—Je saisis les enjeux ! s'écria-t-il..... C'était le commissaire de police !

Un autre joueur, qui s'escrimait à la roulette, gêné par son chapeau qu'il tenait à la main, se le fourre tout simplement dans le dos, entre sa redingote et son gilet.

Il sont, quelques instants après, une main qui caressait sournoisement et distraitement cette bosse improvisée.

Cette main était celle d'une vieille joueuse, qui se mit à jouer aussitôt un jeu d'enfer. Elle perd un coup, deux, trois, dix ; et, à chaque coup, elle renouvelait ses caresses à la bosse en question.

Au bout d'un quart-d'heure, le joueur, qui avait gagné, quitte la table et retire du vestiaire son chapeau qu'il trouve tout *déposé*.

A cette vue, la vieille joueuse, d'une voix indignée :

—Ah ! monsieur, c'est indigne ! on se trompe pas les gens d'une pareille façon !

Siraudiana.

Dans son dernier voyage, l'heureux auteur de la *Fille Angot* visitait un vieux château, bâti sur un roc à pic.

Tout à coup, il recule avec un instinctif mouvement d'effroi ; il venait de voir une chauve-souris s'envoler et se réfugier dans une anfractuosité de la roche.

—Comment, vous avez peur des chauves-souris ? lui dit son compagnon de voyage.

—Peur, non ! mais on dit que ça *se loge dans les